

## Laval théologique et philosophique



### PERRIN, Marie-Thérèse, *Laberthonnière et ses amis, dossiers de correspondance*

Paul-Eugène Chabot

Volume 33, numéro 1, 1977

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705599ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705599ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chabot, P.-E. (1977). Compte rendu de [PERRIN, Marie-Thérèse, *Laberthonnière et ses amis, dossiers de correspondance*]. *Laval théologique et philosophique*, 33(1), 100–101. <https://doi.org/10.7202/705599ar>

montrer, surtout par les Écritures, que le Christ est vraiment le Fils de Dieu, que l'ancienne Alliance et les prescriptions qui l'accompagnaient sont désormais réalisées au profit de l'Église, nouveau peuple de Dieu. Par les arguments qu'il emploie et par les thèmes qu'il développe, Jacques de Saroug se situe dans la grande tradition syriaque et, comme elle, il est attentif à découvrir et à mettre en lumière les mystères et les symboles contenus dans l'Écriture. De l'ensemble de l'œuvre, il se dégage une ecclésiologie très cohérente dont l'essentiel est condensé dans la 6<sup>e</sup> homélie, présentée sous la forme, chère aux Syriens, d'une lutte de prévalence entre l'Église et la Synagogue : « L'Église des Gentils, épouse du soleil de Justice, avec la fille du Peuple, va s'entretenir de son Seigneur (...) Voyons quelle est l'épouse de la maison de Dieu, qui, de l'Époux, porte l'anneau et garde les trésors ? » (*Hom.* VI : 1-6). L'auteur, s'appuyant sur Éz 16, montre comment la jeune nation juive, d'abord abandonnée au désert, puis recueillie et élevée par la loi, fut la première épouse qui, devenue indigne, sera rejetée, alors que l'Église, cette ancienne prostituée, arrachée aux idoles qu'elle servait, a gagné, par la foi, son titre d'épouse à qui sera confiée la maison du Père. Nous retrouvons là le thème, traditionnel chez les auteurs syriaques depuis Aphraate, de l'élection des *peuples*, de préférence au *Peuple* (pour l'histoire de ce motif, cf. l'étude récente de R. Murray, *Symbols of Church and Kingdom. A Study in Early Syriac Tradition*, Cambridge, 1975, pp. 41-68).

La richesse de contenu de ces homélies a été admirablement servie par la méthode mise en œuvre par Madame Albert dans son édition. En effet, celle-ci ne s'est pas contentée, comme cela est parfois le cas pour les éditions de textes orientaux chrétiens, d'imprimer le texte d'un manuscrit en donnant en notes les variantes des autres. Grâce à une comparaison et à une étude minutieuse des huit manuscrits dont elle disposait, elle a réussi à les classer en familles, à en dresser le stemma et à élaborer ainsi un véritable texte critique. À ce point de vue, on peut dire sans hésiter que son travail revêt une valeur exemplaire. Elle a montré, de façon concrète, comment on peut appliquer, *mutatis mutandis*, aux textes syriaques les méthodes qu'ont mises au point et qu'emploient avec succès les hellénistes et les latinistes. Pour les jeunes syriacisants, en particulier, la lecture de l'introduction sobre et précise de ce fascicule

de la *Patrologia Orientalis* (spécialement pp. 23-41) sera très profitable.

L'ouvrage, d'une présentation très soignée, s'achève par une liste des citations et des allusions bibliques et par un index des mots et des thèmes remarquables. La table des matières reprend les divisions introduites dans la traduction pour mieux montrer les articulations et la logique interne du texte.

Notons, en terminant, quelques points de détail : p. 123, (*Hom.* IV : 169), il faut lire « cinq étapes, cinq alliances divines » et non l'inverse ; p. 161 (*Hom.* VI : 22), allusion au Ps 78 (77) : 24 (*Peshitta* et LXX) ; p. 164 (*Hom.* VI : 76), il faut lire *métolatè* et non *métolamè* ; p. 169 (*Hom.* VI : 149), allusion à 1 Co 10 : 4 ; p. 181 (*Hom.* VI : 322), il faut lire « Il ne » au lieu de « Il me » ; p. 183 (*Hom.* VII : 7), allusion à Jn 4 : 24 ; p. 193 et 195 (*Hom.* VII : 169, 214 et 216), allusion à Jn 6 : 35.

Paul-Hubert POIRIER

Marie-Thérèse PERRIN, *Laberthonnière et ses amis, dossiers de correspondance*, Paris, Beauchesne, 1975 (13,5 × 21,5), 313 pages.

Il existe d'excellentes études d'ensemble sur le modernisme. Le travail qui s'impose actuellement est plutôt la publication de sources inédites, et plus spécialement de correspondances des protagonistes du mouvement. Cela permettra de confirmer ou d'infirmer certaines hypothèses et d'éclaircir certains points d'ombre. En ce sens, la publication de la correspondance de Laberthonnière par Marie-Thérèse Perrin permet de verser une pièce importante au dossier : Laberthonnière a été l'une des figures centrales de l'aventure moderniste. L'auteur a laissé de côté la correspondance Laberthonnière — Blondel, déjà publiée par ailleurs. Par contre on ne sait pas dans quelle mesure les lettres publiées épuisent le fonds Laberthonnière. De toutes façons, il y a des coupures et les réponses de Laberthonnière aux lettres reçues par lui font assez souvent défaut. Il est donc possible que certains passages intéressant l'histoire des idées manquent au dossier, d'autant que l'auteur, par ses antécédents, semble s'être intéressé surtout à la personnalité de Laberthonnière.

Ceci dit, le livre de M.T. Perrin avec ses notes précises et ses introductions solides pla-

cées au début de chaque année, n'en reste pas moins une très bonne biographie documentaire de Laberthonnière. Assez curieusement, l'homme apparaît beaucoup plus soucieux des personnes que des idées elles-mêmes. Préoccupé par l'adaptation de l'Église, il n'en reste pas moins fidèle à la tradition. Son premier souci est d'abord celui de présenter de façon moderne les valeurs chrétiennes de base. Incapable d'intrigue ou de bassesse, il ne comprend pas qu'on ait pu le mettre au ban pour un travail qui va de soi dans une Église vivante. Plus qu'un théologien téméraire ou audacieux, Laberthonnière apparaît, à travers ses lettres, comme un chrétien à l'âme sensible et délicate pour qui « la vérité est d'abord charité ».

La correspondance de Laberthonnière et de ses amis fait justice de certaines théories qui ont longtemps eu cours en histoire ecclésiastique. Les modernistes n'ont pas formé un clan machiavélique avec un plan précis pour saborder l'Église. Ce sont plutôt des hommes qui se sont retrouvés parce qu'ils partageaient un même souci devant le prodigieux affrontement du christianisme et du monde moderne. Ils sentaient le besoin d'adapter l'Église à une mentalité moderne plus démocratique, plus scientifique, plus relativiste aussi. Entre eux, les discussions n'en furent pas moins vives et les divergences parfois profondes. Même s'ils ont dénoncé vigoureusement un intégrisme bien réel et une dureté canonique inacceptable, la plupart croyaient profondément en l'Église et ont ressenti cruellement les mises à l'index ou les suspensions dont ils ont été victimes.

Au fil des pages, le visage de certains protagonistes s'éclaire d'une lumière neuve. Brémond fait preuve d'une virulence qu'on ne lui soupçonnait guère, et l'on comprend mieux qu'il nous ait laissé l'ouvrage anonyme : *Un clerc qui n'a pas trahi*. LeRoy fait figure d'un scientifique égaré dans le champ de la théologie et qui ne mesure guère la portée exacte de ses affirmations. Tyrrell est toujours aussi insaisissable, partagé entre le catholicisme et le protestantisme, et pourtant « souffrant de la nostalgie d'autel ». Le voile se lève un peu sur l'énigmatique Mgr Mignot. Blondel et Laberthonnière étaient très conscients de ce qui les séparait de Loisy, mais autour d'eux fort peu s'en rendaient compte. Hébert laisse entrevoir un visage plus sympathique que celui qu'on devine à travers les écrits de Loisy.

En somme, le livre de M. T. Perrin intéressera ceux qui se sont déjà penchés sur la question

du modernisme. Les autres y trouveront un avant-goût de ce débat passionné qui a marqué le début du 20<sup>e</sup> siècle, alors que furent posées à l'Église des questions qui, dans une large mesure, sont encore celles qui nous préoccupent. La brèche un instant colmatée par *Pascendi* s'est bien vite rouverte.

P.-E. CHABOT

Henri BOURGEOIS, *Dieu selon les chrétiens*, Collection « Croire et comprendre ». Paris, Éditions du Centurion, 1974, (13,5 × 21 cm.), 158 pages.

L'ouvrage s'articule autour de deux axes principaux, qui correspondent aux deux premières parties. La troisième partie, beaucoup plus brève, constitue comme une récapitulation : la première section réfère au sujet de la seconde partie, la seconde section reprend le premier thème pour conclure. C'est à ce premier thème également qu'introduisent les quelques pages précédant la première partie.

Dans cette introduction, Bourgeois aborde le problème de Dieu sous un angle bien actuel, par le biais du langage et de sa signification : « quelle que soit la position que l'on ait à son sujet, Dieu est au minimum un phénomène de langage » (p. 14). En somme, « Dieu », c'est d'abord un nom, et la première question qui se pose à son sujet est celle de la signification de ce nom. Le phénomène moderne de l'éclipse de Dieu peut alors se traduire ainsi : « Le nom de Dieu paraît s'être peu à peu vidé de son sens » (p. 11). Par conséquent, le défi qui s'impose au croyant aujourd'hui est de « remplir ce mot à nouveaux frais », d'en faire un « nom parlant », une « parole pleine » (pp. 15-16). On pourrait même dire que croire en Dieu aujourd'hui, « c'est donner un sens au nom de Dieu, alors que, pour beaucoup, ce nom est insignifiant » (p. 12).

Pour retrouver ce sens perdu de Dieu, il nous faudra d'abord revenir aux sources de l'Évangile : « Quel a été le témoignage de Jésus sur Dieu ? » (p. 23) Comment Jésus a-t-il parlé de Dieu, quel sens a-t-il donné au mot « Dieu » ? C'est l'objet de la première partie de l'ouvrage : *Dieu selon Jésus*. On doit noter d'abord ici que le témoignage de Jésus sur Dieu est de nature prophétique. C'est dire qu'il n'est intelligible que dans le contexte de la vie de Jésus, de